Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

160-161 | 2020

Le marché des marges sociales

Le transmissible et l'intransmissible de la pratique ethnographique

Colloque Ethnographies Plurielles #8. Paris, 11-12 octobre 2018

Kassia Aleksic

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/9802>

DOI : 10.4000/jda.9802

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2020

Pagination : 231-234

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Kassia Aleksic, « Le transmissible et l'intransmissible de la pratique ethnographique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 160-161 | 2020, mis en ligne le 13 novembre 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/jda/9802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.9802>

Tous droits réservés

LE TRANSMISSIBLE ET L'INTRANSMISSIBLE DE LA PRATIQUE ETHNOGRAPHIQUE

Colloque Ethnographies Plurielles #8

Paris, 11-12 octobre 2018

Maison de la recherche de l'université de la Sorbonne Nouvelle

Kassia Aleksic¹

Organisées par la Société d'ethnologie française en partenariat avec le Sophiapol, le Cerlis, la Sorbonne Nouvelle et le ministère de la Justice, ces deux journées de colloque ont été l'occasion de discuter d'une profusion de nouveaux usages de l'anthropologie par une pluralité d'acteurs : entre milieux académiques, associatifs, entrepreneuriaux, politiques et logiques du marché, comment la discipline est-elle réinventée, réappropriée, menacée et questionnée ? Pour quelles (in)transmissions et quels devenirs ? Deux conférences ont porté sur les transformations internes à la discipline ; le reste du colloque a situé la discussion au-delà des frontières disciplinaires et universitaires.

Dans sa conférence inaugurale introduite par Anne Monjaret (présidente de la Société d'ethnologie française, SEF), Alban Bensa (Iris, EHESS) a suggéré que nous sommes passés d'une « anthropologie de la collecte à une anthropologie de l'apprentissage ». Il ne s'agit plus seulement de transmettre un savoir fini, mais de retracer, dans une démarche réflexive dont Jeanne Favret-Saada (1985) constitue la référence, les places que nous occupons lors de nos parcours d'enquête et par lesquels se (co)produisent les connaissances. À ce sujet, Alban Bensa renvoie à l'ouvrage *Anthropologies réflexives : modes de connaissance et formes d'expérience* (Blondet & Mallet, 2007), dont il a signé la préface. Au deuxième jour, la conférence de Florence Weber et Pauline Blum (Centre Maurice Halbwachs, CNRS, EHESS-ENS-PSL) — introduite par Vincent Rubio (SEF, Sophiapol) — a présenté les enjeux méthodologiques de l'enquête MEDIPS portant sur la prise en charge familiale des personnes dépendantes. Dans ce processus de travail

¹ CESSMA — Université Paris Diderot
Courriel : kassiaaleksic@gmail.com

collectif et informatisé qui combine démarche ethnographique et économétrique, que transmettre du journal de terrain ?

Une première table ronde intitulée « Apprendre et transmettre de la classe au terrain » a interrogé les transmissions pédagogiques de la discipline en milieu scolaire et universitaire. L'association Ethnologues en herbe, présentée par sa fondatrice Chantal Deltentre, ainsi que par Salomé Delmotte et Fanny Urien-LeFrance, travaille en partenariat avec l'Éducation nationale pour initier les élèves depuis le primaire à l'ethnologie, et appelle la communauté scientifique afin de mieux réfléchir aux moyens de transmission du milieu universitaire vers le milieu scolaire. Par ailleurs, la sociologue Corinne Davault et l'anthropologue Anaïs Leblon ont pris pour objet la pédagogie qu'elles déploient dans le cadre de l'atelier « Pratiques de stages » qu'elles animent ensemble à Paris 8 — et pour lequel elles accompagnent leurs étudiant.e.s en amont, pendant et en aval de l'enquête. En quoi des biais personnels et institutionnels (comme les logiques évaluatives) affectent et forment inégalement leurs étudiant.e.s à la discipline ?

Faire prendre conscience au grand public de l'importance des sciences sociales, en rappelant d'après une tribune de Philippe Descola que l'« ethnologie ouvre à tous les possibles² », tel était l'objectif annoncé de la table ronde « Transmettre l'ethnologie hors l'espace académique ». Diverses, les interventions ont eu en commun de montrer comment l'anthropologie pouvait être valorisée sur les logiques du marché, au risque, plus ou moins discuté, de se soumettre à ses cadres dominants de pensée. L'association Ethnoart (présentée par Kostia Lennes et Chloé Godet), intervenant en milieux scolaires, centres culturels, maisons de détention, etc. s'interroge sur la manière de répondre aux commanditaires qui se tournent vers les anthropologues pour déconstruire des préjugés — eux-mêmes construits sur des approches culturalistes et essentialistes. Que mettre en avant de nos disciplines lorsque l'on se présente aux services publics ? Par ailleurs, Camille Oloa Biloa, docteure d'ethnologie chargée de la valorisation des SHS à Paris 8, a présenté comment son parcours de thèse au Congo-Brazzaville, indépendamment des savoirs produits, lui a permis d'acquérir une pluralité de compétences (linguistiques, logistiques, etc.) recherchées par rapport à son terrain. Celles-ci lui ont ensuite permis de travailler dans plusieurs secteurs tels que les médias, l'humanitaire et l'entreprise. De son côté, Isabelle Hanafi, fondatrice de Ethnodata se propose de transmettre des pratiques ethnographiques aux salariés d'une entreprise d'agro-alimentaire, en valorisant les atouts « humains » de notre discipline. « L'entreprise est en effet adepte d'anthropologie » rappelle Marie Rebeyrolle, anthropologue, directrice générale de l'agence de conseil Carrépluriel. Si elle relate, avec humour, comment certaines firmes alimentaires

investissent dans l'anthropologie pour améliorer leur service client, elle souligne aussi que l'entreprise peut être à l'écoute de l'analyse critique que lui porte l'anthropologie. Enfin, Ariel Planeix retrace comment, après s'être formé à une anthropologie politique critique, il travaille actuellement pour le ministère de la Justice sur les questions de « radicalisation ». Si, certes, sa voix d'anthropologue ne remet pas en cause les structures symboliques (et idéologiques) de cette institution, elle permet selon lui un certain renouvellement de la culture professionnelle.

En contrepartie de ces nouveaux usages qui font sortir l'anthropologie de la communauté scientifique, la table ronde « Freins à la transmission » est venue clôturer cette première journée. Karine Michel (Cherpa, Mucem) revient sur la manière dont elle a dû transmettre certaines méthodes anthropologiques pour un stage de muséologie de l'École du Louvre : la culture professionnelle impacte la discipline, notamment par ses contraintes de temps, qui imposent une forme « d'anthropologie allégée ». Alors que celle-ci circule (et se vend), faut-il questionner s'il s'agit encore d'anthropologie ? D'autre part, Marie Le Grandic (Cerlis, Paris-Descartes) est revenue sur les difficultés rencontrées à faire du terrain sans avoir été formée aux enjeux propres à la démarche anthropologique : partie enquêter sur des pratiques festives, elle a été exposée à des secrets familiaux qui l'ont situé dans des rapports de « honte ».

Pour autant, la table ronde « L'ethnographie et sa transmission dans d'autres champs disciplinaires » a exploré aussi comment les méthodes d'enquête sont appropriées dans des champs aussi divers que le marketing, dans le cadre d'une école de commerce (Françoise Passerard, Paris School of Business) ; au sein des formations de design et d'architecture, comme le propose Mireille Diestchy (In Situ Lab, École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg) en s'inspirant des réflexions de Tim Ingold (2017) aux croisements de l'anthropologie, de l'archéologie, de l'art et de l'architecture ; ou encore, hors les murs, dans le cadre d'une usine de récupération (Delphine Corteel : REGARDS, Université de Reims Champagne Ardenne). Dans leur pluridisciplinarité, ces usages de l'anthropologie ont en commun de mobiliser une démarche réflexive qui déconstruit le rôle de l'expert au profit des pratiques indigènes et des savoirs situés. Enfin, la question de la transmission anthropologique a été traitée dans le contexte de deux ateliers des doctorant.e.s, l'un présenté par Mathilde Perivier (EHESS/IIAC) et Anaïs Djouad (EHESS/IIAC-CEM) ; l'autre par Carla Bertin (EHESS/IMAF/Tepsis) et Nathanaëlle Soler (EHESS/IRIS). Si ces ateliers se conçoivent comme des espaces d'échanges et d'entraide dans le processus d'écriture de thèse, ils viennent aussi marquer le statut précaire des doctorant.e.s, soumis à des rapports de domination et/ou d'invisibilisation au sein de l'institution.

Enfin, la dernière table ronde, « Transmission et éthique : regards croisés entre métiers de la justice et ethnologie », a réintégré le colloque dans le champ politique qui le traverse : organisée en partenariat avec le ministère de la Justice

² <https://blogs.mediapart.fr/dejan-dimitrijevic/blog/020713/lethnologie-ouvre-tous-les-possibles-par-philippe-descola-professeur-au-college-de-france>

nous avons appris que celui-ci développe un secteur de recherche en sciences sociales pour lequel un appel à projets est ouvert aux anthropologues. Chargé du développement des recherches au ministère de la Justice, Michel Daccache, dont le travail concerne en partie la prison, a proposé un retour d'expérience sur les passerelles possibles entre chercheurs et acteurs publics. Cela a été illustré par la plateforme numérique Criminocorpus, un musée virtuel de l'« histoire de la justice, des crimes et des peines » exposé par les historiens Marc Renneville (directeur de l'association CLAMOR et directeur de recherches au CNRS) et Jean-Lucien Sanchez (chargé d'études en histoire au ministère de la Justice) : de l'anthropologie est ici retenue une pratique de transmission interactive *via* le terrain numérique. Enfin, cette table ronde « Transmission et éthique : regards croisés entre métiers de la justice et ethnologie » était l'occasion, pour Audrey Higelin, de revenir sur son expérience de sociologue enquêtant sur l'École de la magistrature en tant qu'indigène prise elle-même entre la charge de travail, la culture du secret et les ambitions professionnelles de cette institution.

Ces deux journées ont ouvert un chantier important sur les devenir de l'anthropologie face aux politiques du marché dont les normes ainsi que les contraintes transforment la discipline. Hétérogènes dans leur ensemble, certaines interventions ont loué les nouveaux usages que le marché offre à l'anthropologie, en se positionnant de manière plus ou moins critique sur ce que cela implique de transmettre (ou de perdre) de la discipline. D'autres, plutôt, ont proposé d'utiliser l'anthropologie comme un outil d'épistémologie critique permettant de contrecarrer la verticalité du pouvoir des logiques dominantes, dans des démarches pluridisciplinaires et expérimentales. On regrette néanmoins que la discussion n'ait pas adressé plus directement ces différents choix de positionnement face aux injonctions du marché qui pénètrent les sciences sociales, entre celles et ceux qui décident d'y adhérer, de les accepter, de les dépasser, ou encore de les rejeter. Un an après ces journées d'études, l'actuel mouvement social contre la loi des retraites et la LPPR rend ce débat encore plus urgent.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BLONDET M., MALLET M. L. (dir.), 2017. *Anthropologies réflexives : modes de connaissance et formes d'expérience*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.

INGOLD T., 2017. *Faire — Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*. Paris, édition DEHORS.

FAVRET-SAADA J., 1985. *Les mots, la mort, les sorts*. Paris, Gallimard.